

« Nous sommes des vaincus »

Pour le volume du centenaire préparé par Camille Riquier
Cahiers d'histoire de la philosophie
Paris, Le Cerf
Bruno Latour, Sciences Po, Paris

« Qu'est-ce donc à dire sinon qu'une grande philosophie n'est point celle qui règle les questions une fois pour toutes, mais celle qui les pose; qu'une grande philosophie n'est point celle qui prononce, mais celle qui requiert. »
Pléiade t.III p. 1269

Non c'est vrai, Péguy n'a jamais été au programme de l'agrégation de philosophie. Vous dites que ce n'est pas un philosophe ? C'est pourtant bien le seul métier qu'il ait revendiqué. Vous trouvez qu'il écrit de façon bizarre et même, disons, peu philosophique ? Mais le style de Nietzsche ne l'a pas empêché de devenir un grand philosophe et même d'être inscrit plusieurs fois au programme de l'agrégation. Et ne venez pas me parler de la politique quelque peu erratique de Péguy : vous trouvez que le bon Frédéric, avec ses « superbes bêtes blondes » et son Surhomme était plus recommandable ? Tant qu'à faire, j'aime mieux la petite Jeanne d'Arc et les appels à coup de clairon pour libérer l'Alsace Lorraine. Péguy n'argumenterait pas de façon assez serrée ? Alors là je ne vous suis pas du tout : pendant que Nietzsche enfile les aphorismes les plus cryptiques, notre philosophe, quand il tient un argument, il ne le lâche pas avant d'avoir mis son adversaire à quia — et s'il faut deux cent pages, eh bien, on composera au plomb deux cents pages des *Cahiers de la Quinzaine* — et s'il en faut trois cents...

Ah, je vois ce qui vous gêne : vous trouvez qu'il parle trop de lui, qu'il tempête, qu'il ferraille, qu'il se jette dans trop de batailles perdues ? Il faut croire qu'il y a longtemps que vous n'avez pas ouvert votre *Gai Savoir* : son auteur a-t-il jamais parlé d'autre chose que de ses humeurs ? Si Charles a son Jaurès, Frédéric a son Wagner, trainé tout aussi vivement dans la boue ? Les donquichoteries, ils les ont pratiquées tous les deux. Peut-être trouvez-vous qu'il n'y a pas chez Péguy une seule grande œuvre, un travail vraiment magistral, décisif,

qu'il n'y a pas de Zarathoustra capable de tracer dans la pensée un avant et un après : alors, c'est que vous n'avez pas lu Clio ou que le style du *Porche de la deuxième vertu* vous a empêché d'y voir le plus important traité de théologie depuis — au fait depuis quand ? disons, depuis les *Pensées* de Pascal (un autre philosophe, celui-là, qui ne ressemble guère à un philosophe) — et si je dis Pascal, c'est pour ne pas choisir de nommer un père de l'Église.

Non, décidément, si Péguy n'est pas considéré comme un philosophe, c'est que ses découvertes propres n'ont pas été digérées, métabolisées, traduites en style philosophique. Mais, dites-moi, au fait, quel agrégatif, ouvrant par hasard et sans préparation aucune un volume de *Zarathoustra*, y verrait plus qu'une parodie obscure de religion nordique, quelque chose comme une pâle imitation d'Ossian ? Mais voilà : quand il l'ouvre, il a lu son, ou mieux, ses Deleuze. Et donc il opère, sans même s'en apercevoir, la transmutation nécessaire entre le style extravagant de Nietzsche et la pointe acérée des arguments du professeur de philosophie, Gilles Deleuze. L'étudiant lit les incantations d'un poème et il en extrait sans trop de peine la philosophie que la faculté a su parfaitement métaboliser. Avec elle, il va pouvoir potasser l'agrég.

Péguy n'a pas eu ses Deleuze (sauf sur un point, il est vrai décisif¹).

Chacun ouvre Péguy seul.

Hélas non, chacun hésite à l'ouvrir parce qu'il faudrait lutter contre trop de mises en garde. Il a contre lui d'avoir été beaucoup trop lu politiquement, religieusement, poétiquement mais jamais philosophiquement. Rien que pour commencer à le lire, quelle pente il faut remonter. Nous avons tous rencontré de grands esprits qui hésitaient à lire Clio parce qu'ils étaient prévenus contre leur auteur ; alors ne parlons même pas d'aider ceux qui acceptent d'ouvrir le livre ; rien que pour éviter qu'ils le referment, il faut déjà mettre le paquet. C'est comme si Nietzsche était encore la proie de sa sœur abusive et de ses avatars hitlériens. Pour Péguy, le travail méticuleux de déminage, d'élucidation, d'interprétation, d'adsorption, de glose et de commentaire, n'a pas eu lieu. (Je passais l'autre jour, rue de la Sorbonne, devant la Boutique des Cahiers avec deux jeunes

¹ Sur l'usage par Péguy de la répétition, dans Gilles Deleuze. *Différence et répétition*. 1968, Paris: PUF.

normaliens pleins de savoirs et de talents : ils ne savaient pas que cette petite échoppe verte représentait pour l'histoire de la pensée beaucoup plus que le lac de Sils Maria — pourtant si beau).

Et voilà que nous touchons déjà le problème principal : ce travail méticuleux, Péguy n'en a pas bénéficié, c'est vrai ; mais il est vrai aussi que c'est de ce métier d'exégète, de glosateur et de commentateur dont il a dit le plus de mal. Alors qu'il n'a jamais eu d'autre métier puisqu'il n'a jamais rien fait d'autre qu'apprendre à ses lecteurs comment bien lire les œuvres.²

Il a toujours écrit qu'il fallait lire « au ras du texte », sans rien savoir, sans lire aucun commentaire, sans le bénéfice d'aucune érudition, dans l'exemplaire le moins savant, en choisissant celui qui ne disposerait d'aucune note de bas de page. Et qu'alors là seulement, pour le lecteur, le saisissement serait le plus total. Homère, Corneille, Hugo, Pascal, Bergson, tous doivent être enfin saisis dans leur génie propre et ce génie est justement ce qu'on doit s'abstenir d'expliquer en suivant le fil des causes antécédentes. Le choix du bon fil, tout Péguy est là. On se rappelle la description savoureuse du cours de Lanson sur le théâtre français :

« Enfin c'était parfait. L'histoire du théâtre français était connue, percée, taraudée. C'était une histoire qui se déroulait comme un fil. L'événement avait les deux bras attachés le long du corps et les jambes en long et les deux poignets bien liés et les deux chevilles bien ligotées.

Il arriva une catastrophe. Ce fut Corneille (...).

Pourquoi fallait-il qu'à ce seul nom de Corneille tout s'évanouit de ce qui avait précédé. (...) On essaya bien de quereller encore le Cid, en appelant au secours Guillaume de Castro. Mais tout le monde avait compris que celui qui comprend le mieux le Cid, c'est celui qui prend le Cid au ras du texte ; dans l'abrasement du texte ; dans le dérasement du sol ; et surtout celui qui ne sait pas l'histoire du théâtre français » (L'Argent suite)

Ainsi, contre les commentaires et la lecture « habituée », on aurait le choc de la lecture « déshabituée ». La philosophie de Péguy dépend toute entière de cette possibilité pour l'œuvre d'être saisie nue, à plein, dans toute sa puissance de renouvellement.

Ah, il a été bien puni ! Le destin de son œuvre est la preuve la plus parfaite qu'il s'est trompé du tout au tout. Pour utiliser sa formule préférée « depuis que le monde est monde on n'a jamais vu » un échec aussi patent. Comme il a eu raison d'écrire « Nous sommes

² Voir Gil, Marie. *Péguy au pied de la lettre : La question du littéralisme dans l'œuvre de Péguy* Paris: Le Cerf, 2011 et son chapitre dans ce volume.

des vaincus » ! En vomissant la glose, c'est lui-même qu'il risquait de rejeter dans l'obscurité.

Nietzsche aussi vomissait les glosateurs, et les universitaires, et les rédacteurs de notes, lui qui était pourtant philologue, mais il a bénéficié, pour devenir philosophe, d'un siècle de glosateurs, d'universitaires, et de rédacteurs de notes — sans oublier les philologues, les traducteurs, et les re-traducteurs. Mais voilà, Péguy les a rejetés et il semble bien que les susdits commentateurs ne soient jamais revenus sur leurs pas. Ils n'ont pas gardé rancune à Nietzsche, mais ils continuent à briller par leur absence quand il s'agit de transformer le génie de Péguy en quelque chose qui ressemblerait à de la philosophie. Oui, les commentateurs manquent à l'œuvre de Péguy, alors que l'œuvre, nous l'avons appris de lui, dépend de ses lecteurs totalement.

« C'est une destinée merveilleuse, et presque effrayante, que tant de grandes œuvres, tant d'œuvres de grands hommes et de si grands hommes puissent recevoir encore un accomplissement, un achèvement, un couronnement de nous, mon pauvre ami, de notre lecture. Quelle effrayante responsabilité pour nous. » Clio³

Cette contradiction, Péguy l'a installée au cœur de son œuvre : d'un côté, on doit se passer de tout travail de médiation pour saisir directement le sens enfin libéré de toute glose ; de l'autre côté, toutes ses « interventions » (il n'y a pas vraiment de « livre » de Péguy, seulement des campagnes menées comme des campagnes militaires) ne sont qu'un immense apprentissage à la bonne lecture. Jamais on n'a produit autant de pages de gloses pour expliquer ce que les gloses jamais ne pourront obtenir. Jamais on n'aura simultanément méprisé les glosateurs et insisté, en même temps, sur ce que chaque lecteur doit faire ou ne doit pas faire subir aux textes qu'il lit. Péguy a voulu qu'on choisisse entre l'intuition et l'institution ; entre la lecture intuitive et la lecture instituée. Au risque de perdre les deux !

Comment expliquer une telle contradiction, un tel échec, une telle défaite ? Comment peut-on soutenir à la fois que tout, absolument tout, la vie organique elle-même, la vie matérielle, la vie intellectuelle, la vie politique, la vie religieuse, dépend de sa reprise continue ; et, simultanément, dans le même mouvement, rejeter les maigres secours de ceux qui sont les seuls armés pour effectuer durablement (provisoirement) une telle reprise ? La croix de Péguy

³ Péguy, Charles. *Oeuvres en prose complètes*, T III (édition présentée, établie et annotée par Robert Durac). Paris: Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade, 1992, pp.xx.

— la croix philosophique avant la croix religieuse — est d'avoir tout fait pour que cette contradiction soit sans cesse avivée et jamais résolue. Entre l'intuition et l'institution, il faut que la lutte soit totale et indépassable. Ici, pas de dialectique possible.

Alors qu'il sait bien qu'il doit y avoir un lien (à défaut d'une réconciliation), au moins une articulation, entre les deux, il n'a fait qu'aviver l'opposition. Entre Jeanne et Cauchon, entre Antigone et Créon, entre l'Affaire Dreyfus pendant l'Affaire Dreyfus et l'Affaire Dreyfus après l'Affaire Dreyfus, entre Polyeucte et la lecture de Polyeucte par Monsieur Lanson, entre le socialisme de la Cité Harmonieuse et le socialisme des radsoc, entre le Bergsonisme et le Parti Intellectuel, il ne doit y avoir aucune espèce de continuité possible. Que la foudre vienne frapper au milieu de chacun de ces couples, pour y graver la plus totale, la plus radicale rupture. Et si quelqu'un, fut-ce un ami, fut-ce un disciple, vient introduire le moindre doute, ou propose le plus petit raccommodement entre les deux (« Créon après tout doit tenir compte de son peuple... » ? « Est-ce que Jaurés, malgré tout n'est pas plus utile au parlement qu'en imprécateur à Carmeaux » ? « Sans les glosateurs, quand même, aurions nous un texte d'Homère à lire ? », « Ce Lavisse finalement, c'est peut-être un type bien »), si quelqu'un tentait de gommer, de « mastiquer »,⁴ la discontinuité, alors toute la violence de Péguy se déchainera sur lui. Dressez la liste (très longue !) de ses ennemis : ils ont tous essayé par un « petit coup de pouce »⁵ d'assurer la continuité de ce qui doit rester discontinu, de prétendre faire « un fil » de ce qui doit être, en chaque instant, rompu et repris. Que la foudre du ciel les réduise en cendre.

Mais Péguy ne serait pas le grand philosophe qu'il est s'il n'avait fait qu'aviver cette opposition. En ne s'en tenant qu'à elle, il eut été un personnage tragique, peut-être, mais il n'aurait pas été « mis au rouet ». S'il n'en était resté qu'à la première opposition, il n'aurait été qu'un mystique — et justement pas un philosophe. Or, il sait parfaitement que le contraire de cette opposition est exactement

⁴ Péguy, Charles. *Oeuvres en prose complètes*, T III (édition présentée, établie et annotée par Robert Durac). Paris: Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade, 1992. pp. 835.

⁵ « C'est cette légère distance, infinie par un bout, finie par l'autre, infinie donc en tout et en définitive, c'est cette singulière, cette acrobatique, cette mystérieuse distance étrange que **compère le coup de pouce** fera proprement et silencieusement disparaître." Idem p. 835

aussi vrai. Alors qu'il veut une saisie immédiate, tout, absolument tout, dépend des humbles médiations. Et c'est pourquoi la deuxième opposition n'est plus du tout entre l'intuition et l'institution, mais entre l'institution vidée de son contenu et l'institution qui s'est ressaisie, qui se serait ressaisie par l'intuition. L'institution qui aurait repris son travail de reprise, cette fois-ci dans le bon sens — et dont lui Péguy serait l'avant-garde et presque le prophète, en tous cas l'annonceur. L'institution qui pourrait hériter d'une tradition — d'un fil — mais sans que le fil soit continu et serve à emprisonner l'événement « les deux poignets bien liés et les deux chevilles bien ligotées ».

Le drame, c'est que ces institutions, Péguy les contemple, les appelle de ses vœux, mais il ne les a pas devant les yeux. Aussi nombreuses qu'elles soient, toutes, il ne peut que les rêver. C'est le peuple, c'est le socialisme, c'est la France, c'est l'Église, c'est la petite communauté des *Cahiers* ; aussi bizarre que cela nous puisse paraître, c'est aussi l'Armée ; c'est enfin la Science (qu'il apprécie à sa juste valeur en lecteur attentif de Pierre Duhem et en ami de Jean Perrin) la Science à laquelle il consacre sa thèse pour qu'on ne vienne pas, elle aussi, la dégrader en scientisme et trahir les enseignements des sciences naturelles pour les dévoyer en sciences sociales⁶.

La question devient donc celle-ci : pourquoi aucune de ces institutions n'est elle capable, entre 1873 et 1914, de se renouveler de telle sorte qu'elles donnent à Péguy le sens du progrès qu'il attend si passionnément ? Car Péguy est avant tout un homme de progrès ; tout tendu par l'attente de l'avènement de ces fameuses institutions. Le traiter d'« anti-moderne », c'est avouer qu'on ne l'a pas lu, c'est le prendre pour un homme tenté par le passé, lui, l'homme par excellence du présent. Depuis la Cité Harmonieuse de sa jeunesse jusqu'à ce joyeux départ pour le front en août 14 (ses soldats ont raconté le bonheur enfantin de leur lieutenant à les faire charger à la baïonnette : ils allaient vivre les Eparges et le Chemin des Dames !), il n'a cessé d'attendre que se réalise ce que toute son œuvre déclarait pourtant impossible.

Pour aviver encore la contradiction où il s'est mis, on pourrait même dire : en dressant contre elles aussi radicalement le pouvoir contraire de l'intuition, Péguy n'a cessé d'attendre la venue d'institutions qu'il privait de la seule petite chance qu'elles auraient

⁶ Voir le chapitre de Stengers dans ce volume.

eu de se réaliser. Comment le socialisme aurait-il pu s'instaurer sans les lourdeurs de l'élection ? Comment l'Église aurait-elle pu retrouver sa foi sans la bureaucratie de l'obéissance ? Comment la mystique peut-elle advenir sans devenir politique ? Et pourtant l'homme qui a le plus fait pour lier le temporel et l'éternel ne voulait pas que la mystique soit liée à la politique. L'homme de la médiation ne rêvait que d'immédiateté. Voilà sa croix. Pas étonnant qu'il aie si mal dissimulé le pauvre secret selon lequel « on n'est pas heureux ». Comment pourrait-il aspirer à la « réussite temporelle » ? Ce n'est pas avec ses amis qu'il s'obstine à se brouiller, c'est avec lui-même. On sait que ses fidèles, tour à tour successivement déçus, s'amusaient à se classer les uns les autres en posant la question : « A quelle date t'es-tu désabonné des Cahiers ? ». A quelle date Péguy s'est-il désabonné de lui-même ?

Pourquoi s'est-il mis lui-même à la torture ? Parce qu'il a voulu subir jusqu'au bout le choc du monde où il vivait. S'il est vrai que Nietzsche s'est servi de son corps comme sismographe des humeurs de son temps, c'est bien plus vrai encore de Péguy qui a consacré sa vie à enregistrer les glissements de cette immense tectonique des plaques qu'on appelle « fin de siècle ». Le mot parcourt les trois gros volumes de la Pléiade du début à la fin : c'est l'adjectif « moderne ». Ce qui a rendu les institutions incapables de se reprendre par l'intuition, c'est « le monde moderne ». Il doit y avoir dans ce monde quelque chose qui pervertit la racine même de la vie commune, de la vie organique, de la vie économique, de la vie intellectuelle, de la vie spirituelle, de la vie civique et de la vie religieuse. Rien de moins !

La grandeur philosophique de Péguy n'est pas d'avoir avivé la contradiction entre l'intuition et l'institution ; n'est pas d'avoir constamment aspiré à des institutions reprises par le souffle brûlant de l'intuition ; c'est d'avoir tout tenté (« donner sa vie » ne serait pas de trop) pour porter le diagnostic sur cette impossible reprise dans le cœur même du modernisme. Ce dont l'époque était la plus fière, c'est là qu'il a vu le poison. Il n'est pas le seul, mais le plus obstiné et le plus cohérent puisqu'il a montré l'influence de ce poison sur toutes les formes de vie et pas simplement sur ces aspects partiels (l'industrialisation, l'urbanisation, la presse, l'individualisme, la misère ouvrière ou la foule). C'est ce qu'il a de commun avec Nietzsche, mais avec une grandeur de vue et une générosité dont celui-ci, aveuglé par sa haine des chrétiens et du peuple (et donc du

peuple chrétien !), n'a jamais été capable. Péguy n'aurait vu dans la solution de l'Éternel Retour qu'un paganisme de pacotille, une version philosophique de *Salambo*.

Il fallait une grande prescience chez Péguy qui s'est trompé sur à peu près tout (et particulièrement sur la guerre « de trois mois » qu'il appelait de ses vœux en Aout 14 alors qu'elle menait vers quatre ans de borborygmes et de boucherie !⁷), il fallait une grande prescience pour voir de quoi le monde moderne allait manquer. C'est là tout le paradoxe de son œuvre : il flétrit très injustement l'avalissement général causé par le 19^{ème} siècle au nom d'une catastrophe qui n'arrive vraiment qu'au 20^{ème}. Alors que toutes les forces en présence font l'éloge du Progrès, de la Science, de la Démocratie, il devine que l'on va vers l'abîme. Comme s'il avait collé par anticipation sous les petites quarante années de sa vie, l'effroyable guerre de trente ans (1914-1945) et le non moins effrayant court vingtième siècle (1914-1989). Il ne sait rien, ne prévoit rien, mais diagnostique, en pleine explosion du modernisme (ce qu'on a appelé la première globalisation⁸) le suicide européen. Sous le « stupide 19^{ème} siècle » il a vu « l'épouvantable 20^{ème} ».

D'où vient pour Péguy le vice si complet, si définitif, si indéracinable du monde moderne ? De ce qu'il n'a pas de temps ni de lieu pour déployer ce qu'il prétend pourtant développer. Le monde moderne n'a pas d'espace-temps vivable (ce que Bergson ne cesse de dire avec politesse, Péguy le crie sur les toits). C'est à l'ensemble des conditions philosophiques de l'écosystème des Modernes, que Péguy s'attaque. Il a souhaité la guerre avec l'Allemagne, c'est vrai, mais il a vu l'abîme là où tous les autres attendaient l'avenir radieux. L'Allemagne, c'est la figure (au sens de l'Apocalypse) d'un mal qui allait tout envahir.

Quel autre philosophe a vu cela ? Et qui d'autre a sacrifié sa vie temporelle pour boire cette amère découverte jusqu'à la lie ? Tous les

⁷ La phrase de Romain Rolland, l'homme « au dessus de la mêlée » doit être soulignée, alors que nous essayons tous, cent après, de comprendre les raisons de ce massacre : « Sonnez clairons! Mais n'allez plus nous conter maintenant que la guerre de 14 nous a été imposé contre notre volonté! Soyez francs! Sachez et osez avouer (ou proclamer, selon les dieux qui parlent en vous) que toute une génération française marchait au devant, joyeusement, et qu'en tête marquait le pas, Péguy, entonnant la Marseillaise de Marathon » Rolland, Romain. *Péguy*. Paris: Albin-Michel, 1945. T. I p.246.

⁸ Berger, Suzanne. *Notre première mondialisation : Leçons d'un échec oublié*. Paris: Le Seuil, 2003.

autres penseurs et militants, par comparaison, aussi critiques, aussi désespérés, aussi lucides qu'ils soient, apparaissent comme d'aimables optimistes à côté de cette mise en alerte : vous les Modernes, vous nous entraînez à l'abîme parce que vous n'avez ni le temps ni l'espace pour loger le peuple que vous prétendez moderniser. Quand même, ce n'est pas mal diagnostiqué. Cent après, nous ne dirions pas le contraire : trouvez-vous vraiment que l'écosystème des Modernes soit devenu entre temps plus habitable ?

Qu'il n'y ait pas de temps, on le comprend facilement : les Modernes inventent une continuité temporelle impossible en lissant les discontinuités par une sorte de miracle permanent (c'est tout le sujet du cahier posthume *Un poète l'a dit*, mais c'est aussi le sujet de la Note conjointe et, bien sûr de Clio). C'est ce miracle qui permet aux Modernes d'affirmer qu'ils ne croient plus aux miracles, qu'ils n'ont pas de métaphysique, qu'ils ont enfin éteint toutes les lumières du firmament, qu'ils ont enfin rompu avec le passé, mais qu'ils peuvent « expliquer », grâce à lui, tout le reste. C'est aussi ce miracle qui permet aux « scientifiques » de mobiliser les « causes secondes » en inventant les deux sciences impossibles — l'histoire et la sociologie —, lesquelles se sont lancées dans l'explication des conséquents par les antécédents, sans se rendre compte que la discontinuité entre la cause et la conséquence rendait d'avance impossible une telle « explication ».⁹

« Et pensez que c'est à dire que le moderne, particulièrement le moderne historien et sociologue requiert, demande, postule un perpétuel miracle, un miracle de tous les jours, un miracle de tous les faits, un miracle de tous les détails, puisqu'il faut qu'à chaque jour, à chaque fait, à chaque détail il faut que l'historien assiste et le sociologue, omniprésent, omnitemporel, coextensible à tout volume, contemporain de tout temps. Le seul monde qui ait aussi formellement nié le miracle, et non seulement l'existence, mais la possibilité même du miracle est donc aussi celui qui ainsi en définitive requiert, demande, postule, exige le plus de miracle, et sans doute le plus difficile à lui accorder, à lui et à personne. Un miracle temporel n'en est pas moins un miracle. Il en est même plus un miracle en un certain sens. Un miracle temporel de tout le temps fait une sorte de miracle infini. Un poète l'a dit T II P. 829-830

⁹ Que le sociologue se prenne pour Dieu, Bourdieu l'a reconnu explicitement bien des années plus tard — de ce point de vue rien n'a vraiment changé : Pégy avait Durkheim, nous nous avons Bourdieu. Mais curieusement il n'a jamais parlé de Tarde pourtant tout près, rue de la Sorbonne, dans l'école de Dick May ?

C'est aussi ce miracle, plus gravement, qui explique la puissance « temporelle » (terme constant chez Péguy qu'il faut entendre comme « producteur d'un certain type de temporalité »), la puissance temporelle du capitalisme. Le capitalisme annule la discontinuité du temps (fait semblant d'annuler) de sorte que ce qui va se passer — dans le futur — est déjà si entièrement prévu dans le passé que l'on peut déjà en calculer le rendement. C'est ce que Péguy combat sans cesse : la logique temporelle (il faudrait presque dire « temporante ») « du livret de caisse d'épargne », c'est de tout faire tomber du passé vers le futur comme une boule glisse sur un plan incliné. Le « business plan incliné »... L'argent chez Péguy est un concept, mélange détonnant de bergsonisme et de socialisme. L'argent, c'est le passé qui tombe sur le futur en sautant par dessus — en prétendant sauter par dessus — l'irréductible présence.

Le drame, ou le crime, ou le destin des Modernes, c'est d'avoir unifié la conduite du temps à partir du passé dans tous les régimes de vie : chaîne de causes et de conséquences dans le domaine physique (celle-là est légitime) ; enchaînement des causes secondes dans le domaine historique et sociologique (celui-là n'a déjà plus aucun sens) ; rendement de la seule et unique logique du calcul capitaliste (l'imposture suprême). Conséquence ? Il n'y a pas de temps au sens d'événement, au sens de présence. Il n'y a que du passé continué par dessus le hiatus indissoluble du présent — hiatus que, pour passer par dessus sans que le fil soit rompu, il faut nier. (Clio, la vieille Clio s'y connaît en matière de temps qui passe et c'est pourquoi elle ne cesse de se moquer de cette inconséquence des conséquences). Le futur des progressistes, c'est la religion du passé, la religion au pire sens du mot, c'est-à-dire le miracle permanent de la continuité pour dissimuler le miracle permanent de la discontinuité. Et le front de modernisation va pouvoir s'avancer en faisant disparaître le temps d'avant (le temps de l'Avent et le temps de l'avènement, autant que le temps bergsonien) partout de la surface de la terre. Au moins, que les Modernes ne se croient pas sans Dieu, sans religion et sans métaphysique.

Ce qui terrifie Péguy dans le « Monde moderne » et dans l'enthousiasme du « Parti Intellectuel » pour un tel monde, c'est la cohérence de ce même principe appliqué à tous les régimes d'existence. Et c'est ce qui explique cette étrange position donnée à Bergson. Contre tous les Modernes coalisés, il n'y a que Bergson (comparé à Napoléon !)...

"Un homme vint. Et instantanément il vit où était ce plateau de Pretzen. Instantanément, il vit où était la clef de cette énorme position, la position de cette longue bataille... Il comprit qu'il fallait s'installer instantanément au cœur même et dans le secret du présent; que là était le secret de la clef. Et qu'ensuite il ne fallait à aucun prix s'en laisser déloger (...) L'histoire dira un jour que la manœuvre bergsonienne a été exactement la manœuvre napoléonienne. S'intercaler au cœur de l'ennemi."¹⁰ (Note conjointe)

Il aurait pu nommer sa note : « De la situation faite à Bergson et au bergsonisme contre toutes les puissances temporelles ». Si le lien entre Napoléon et Bergson s'explique par la bataille qu'il est en train de mener, il n'y a pas de doute que Bergson lui permet de donner un nom au diagnostic qu'il porte sur le monde moderne et d'entrevoir une solution possible. Les Modernes ont voulu abolir le temps en remplaçant le présent par la continuité du passé. Ils ont commis le crime inexpiable de vouloir abolir le hiatus du présent. Le contrepoison, par conséquent, c'est de refonder les institutions à partir de leur capacité à se re-présenter à elles-mêmes, à se re-prendre, à se re-susciter en refusant de croire au miracle temporel de la continuité — en acceptant le miracle de la discontinuité. Obtenir le fil de la tradition et de l'héritage sans et même contre la continuité du fil. Oui, obtenir l'impérissable *uniquement par le périssable*. Et donc véritablement *sans Dieu et sans religion* contre la religion et le théisme des Modernes — les tenants du miracle permanent. Pour ça, oui, il faudra refaire, en effet, toute la religion et instaurer un nouveau Dieu. Non plus l'impérissable au dessus, avant, au dessous, après le périssable — mais dans le périssable et surtout *par lui*. Toujours la Note conjointe : « Cette profonde misère; et qu'il faut toujours recommencer. Ils sont dans la tranquillité, dans le contentement, dans le moderne ».¹¹

Et c'est là que l'on peut comprendre l'intérêt, il vaudrait mieux dire la passion, de Péguy pour le christianisme, pour la reprise du christianisme — passion, inutile de le souligner, qui explique en partie le retrait méprisant des commentateurs : « Quoi ? Vous voulez qu'on commente un philosophe chrétien ? Et en plus un catholique ? Si c'était un protestant, passe encore ». La pensée critique peut tout absorber, mais pas quelqu'un qui prendrait au sérieux la philosophie explorée, renversée, travaillée par le christianisme (ou alors il faut

¹⁰ Péguy, Charles. *Oeuvres en prose complètes, T III (édition présentée, établie et annotée par Robert Durac)*. Paris: Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade, 1992. P.xx

¹¹ idem p.xx.

qu'il s'agisse de quelqu'un de très vénérable, comme Pascal, ou de très exotique comme Kierkegaard). Or, Péguy n'a rien d'un philosophe catholique. Et rien non plus d'un socialiste « converti » au catholicisme.¹² Il ne s'est pas converti. Il n'a fait que penser, comme Bergson, *le même problème partout*. Peu de philosophes ont été plus cohérent que lui. C'est parce que le monde moderne est d'une telle cohérence, qu'il lui faut, Péguy, être lui aussi *contre-cohérent*.

Or, il se trouve que la question du présent, de la présence, a été élaborée, instituée, travaillée, ritualisée par le christianisme pendant deux mille ans (et par le judaïsme prophétique, la véritable patrie intellectuelle de Péguy, depuis bien plus longtemps encore). Il n'y a pas chez Péguy de la philosophie et, une couche supplémentaire, acceptable, du socialisme et ensuite, une couche bien embarrassante, du catholicisme ; il y a chez Péguy du catholicisme *parce qu'il est philosophe*, et que, quand il s'agit de penser au problème de la présence, aucun préjugé ne doit arrêter la pensée — surtout pas le déchainement des anticléricaux. Sous le dogme de l'Incarnation se dissimule un concept capital, le plus important de toute l'histoire (Clio dixit !), qui engendre l'éternel par le temporel, qui met Dieu dans la dépendance des humains (mais d'une tout autre façon de ce que Voltaire et Feuerbach avaient pu imaginer !). Mais pour dégager ce concept de la gangue du dogme, il va falloir, encore une fois, dresser l'Église intuitive contre l'Église instituée.

Et là encore, Péguy n'a pas de chance. Il est né au pire moment de toute l'histoire de l'Église. Sous la Troisième République et malgré le ralliement, le catholicisme est entièrement défensif, il n'a plus rien de créatif (quand a-t-il cessé de l'être ?). Après avoir mis Bergson à l'Index (en 14 !), les papes affolés offrent aux intellectuels de se réfugier dans les bras de Thomas d'Aquin : arrêt définitif de la philosophie, question renouvellement, on pouvait faire mieux ! On attendait François d'Assise, on a eu Maritain ! Même quand elle a mis

¹² Point souligné vivement dans Camille Riquier « L'étonnant ici est que Péguy, retrouvant la foi catholique après l'avoir perdu, n'a pas tant changé sur ce point qu'il n'y a découvert l'occasion d'un approfondissement : avant comme après, il entend pour ainsi dire la révolution socialiste comme une relève (Aufhebung) de la révolution chrétienne. » in Riquier, Camille. "Charles Péguy - Métaphysiques de l'évènement." *Philosophie des possessions*. Ed. Debaïse, Didier. Dijon: Les presses du Réel, 2011. 197-232. Print.

à l'Index le modernisme, l'Église instituée n'a fait qu'embrasser le pire du modernisme : toujours partir du passé pour abolir la Présence. Décidemment, si l'on se réintéresse, par approfondissement, au même problème, il va falloir refaire le christianisme contre l'Église, comme il faut refaire le socialisme contre les socialistes — et le travail du commentaire, contre les glosateurs. En un autre temps, Péguy eut été pour Rome un redoutable Luther (encore plus fulminant et polémique), mais sa cible était cette autre église, le Parti Intellectuel, cette fiction inventée tout exprès pour que l'entreprise des Cahiers en soit la Réforme.

Quel avantage théorique Péguy peut-il bien retenir en allant chercher dans la tradition chrétienne la trace du problème fondamental qu'il avait poursuivi dans le socialisme aussi bien que dans Bergson ou dans la fondation des Cahiers ? Quelque chose qui n'est pas chez Bergson et que Bergson a même rendu encore plus inaccessible : la question de l'espace. Ne pas avoir de temps — de temporalité, d'historicité — c'est une chose, mais ne pas avoir de lieu, de spatialité, c'en est une autre tout aussi grave. Or, s'il existe un hiatus indépassable dans le présent, il existe un hiatus également indépassable dans l'appartenance à un espace. Si le manque d'historicité étouffe, le manque de spatialité assassine. Le capitalisme est une religion morbide de l'espace autant qu'une religion morbide du temps. S'il définit le futur par le passé en court-circuitant le hiatus irréductible du présent, il définit l'universel — ou plutôt le global — en court-circuitant le sol d'appartenance. Le sol ne devient plus que ce à travers quoi passe sans s'y arrêter le pouvoir de l'argent. Il n'y a plus de lieux puisque aucun lieu ne fait hiatus.

Malheureusement, il n'y a pas grand monde, autour de lui, pour porter le diagnostic sur l'espace des Modernes. L'utopie socialiste n'est évidemment d'aucune espèce d'aide et son « internationalisme » encore moins (comment nier que Péguy ait eu raison contre Jaurès qui croyait encore, en juillet 14, au pacifisme foncier des « camarades » allemands ?) ; quant à Bergson, son opposition entre le géométrique et la durée pure ne peut qu'égarer Péguy dans la mauvaise direction. Il doit tout inventer avec ce qu'il a sous la main et contre tout le monde. Et il le fait dans deux directions incroyablement risquées (pour un philosophe d'abord, et pour un philosophe qui travaille à l'époque du « petit père Combes ») : Péguy va reprendre aux traditions chrétiennes toutes les métaphores

possibles de l'enracinement spatial et reprendre aux traditions nationales toutes les métaphores de l'appartenance au sol. National et chrétien, voilà, on ne peut pas faire pire ! Oui, tout ce qu'on déteste le plus chez Péguy, c'est justement là où il va le plus fort et innove le plus à fond : la race, la chrétienté, le peuple, et surtout la France, la redescription de la France comme *sol sauvé*, comme *sol charitable* (en y ajoutant, pour faire bonne mesure et pour être sûr de bien multiplier les obstacles à toute compréhension facile, l'image du militaire français avec sabre, fanion et barda !).

Pour l'espace, ce n'est pas le personnage conceptuel de Clio qui va porter la contradiction au monde moderne, mais celui de Jeanne. Oui Jeanne d'Arc ! Quoi ? La même devant qui défilent, chaque 1^{er} mai, les franchouillards du Front dit, bien à tort, « national » ? Non, justement, pas la même du tout. Rien à voir avec l'idole dorée de l'identité nationale. Jeanne, c'est celle qui, par son déplacement de Domrémy à Rouen, va servir d'antidote à tout ce que le monde moderne a fait de l'espace, parce qu'elle se bat contre toutes les occupations (l'Anglais comme l'Allemand est une figure de la domination de l'espace) et qu'elle renverse toutes les hiérarchies (c'est elle, la Pucelle qui va conduire le Roi, de même que l'éternel se trouve toujours, avec Péguy, dans la dépendance du temporel). L'immense paradoxe c'est de se servir des termes les plus apparemment fermés — race, sol, nation, peuple — pour ouvrir au maximum ce que les Modernes prétendaient avoir définitivement résolu (avant de plonger pour près d'un siècle dans les folies nationales et patriotiques). On imagine avec quelle violence Péguy se serait retourné contre Bergson quand il a donné dans l'horrible pathos de la « France éternelle » contre la « Barbarie teutonne ». Là encore, quel manque de chance : Jeanne avait vacciné Péguy contre tout nationalisme, et c'est à ce nationalisme, après sa mort à Villeroy, qu'on va le rattacher en faisant de lui un patriote à la Déroulède.

Contre la globalisation, la Pucelle ! Oui, c'est fou. Mais ça marche. Oh, ça ne marche pas à la façon des philosophes, non, mais à la façon des poètes. Pour casser la spatialité (comme il a cassé la temporalité), Péguy va inventer pour parler du sol, de l'appartenance, de l'enracinement, un style entièrement nouveau, qui le stupéfiait lui-même et qui jaillit, par surprise (l'ami Romain Rolland l'a bien vu), dans un cahier dédié à « De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accident de la gloire temporelle », rien de moins. Très exactement à la page 727 du tome 2 de la Pléiade

(« édition présentée, établie et annotée par Robert Burac », édition qui, par parenthèse, contredit tout ce que Péguy a pu dire contre les annotateurs tant elle est excellente et méticuleuse et tant elle met en valeur le texte même de Péguy...).

« Il est heureux pour le monde moderne, qui d'ailleurs s'en sert très libéralement, avec un aisance non affectée, il est heureux pour lui, et pour nous qui le regardons s'en servir, que d'autres mondes ses pères soient venus au monde avant lui, et que ces foutues bêtes de mondes, qui d'ailleurs n'existaient point, n'existent point et n'ont jamais existé, qui n'existeront jamais, ça au moins on en est sûr, puisque c'est du passé, lui aient fait et laissé Notre Dame et la Sainte Chapelle, lui aient fait les admirables Invalides et l'Arc de triomphe, lui aient fait, mon Dieu, ce Panthéon même, et ce monument unique au monde : Paris ».¹³

Et à partir de ce mot de « Paris », Péguy découvre (en quarante sept pages sans le moindre rapport apparent avec le sujet du *Cahier* !) qu'il peut, par le style, par d'immenses énumérations de lieux, obtenir, pour l'espace terrestre, terriens et « terreux », le même effet d'insistance sur le hiatus de l'existence, qu'il a appris depuis longtemps déjà à souligner, par la répétition, pour obtenir, dans le temps, cet effet d'insistance sur le hiatus du présent. Mais c'est bien parce qu'il est philosophe qu'il va oser se saisir de l'innovation de la poésie pour réaliser ces formidables effets d'enracinement contre toute la pensée de son temps qui ne cesse de s'envoler dans l'utopie du marché mondial — avant de s'engluer pour quatre ans dans le borbier des tranchées ; avant de s'enfoncer depuis près de cent ans dans les guerres mondes.

A partir de ce jour, Péguy ne cessera d'arpenter ces territoires minuscules — pour Jeanne, de Domrémy à Rouen ; pour lui, d'Orléans à Villeroy — et d'offrir ce pays-là en opposition, en révolte, en résistance, par le style, contre tous les efforts des Modernes pour « occuper le terrain ». Sus à l'envahisseur, amalgamé avec l'Angleterre comme avec Allemagne. Sus aux pacifistes, ceux qui ne voient pas qu'un sol doit être défendu parce qu'il ne doit pas être traversé par ceux qu'aucun hiatus n'interrompt, ceux qui ne font que déployer les puissances de l'argent. Personne n'est moins patriote que Péguy. C'est pourquoi d'ailleurs, *Cahier* après *Cahier*, il cherche à faire connaître par la documentation de ses collaborateurs les misères de tous les peuples frappés par la colonisation, la modernisation ou l'arbitraire des Princes. En effet, de la petite boutique des *Cahiers* n'a

¹³ Péguy, Charles. *Oeuvres en prose complètes, T II* (édition présentée, établie et annotée par Robert Durac). Paris: Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade, 1988.

cessé de sortir, au prix d'un labeur écrasant, toute une géopolitique parfaitement dégrisée, tout à fait lucide sur les bénéfices du progrès et l'avancée des lumières. Lui se bat pour qu'on pense, pour qu'on saisisse autrement ce que c'est que d'être d'un pays, mais *partout*.¹⁴ Le penseur de la globalisation, c'est lui, l'homme qui vit dans un mouchoir de poche. Car être d'un pays et d'un temps, c'est cela, d'abord, combattre le capitalisme. Tout faire pour empêcher que le mort ne tienne le vif.

Ce qui comptait pour Péguy, c'était de prouver par la répétition et l'énumération — deux effets de pensée dus au style (à ne pas confondre avec des « effets de style »...) — qu'il est possible d'habiter un tout autre espace-temps que celui des Modernes. Et de le faire maintenant, là, en marchant, sac au dos, avec ses gros souliers. Et s'il faut le faire par la poésie, alors que les régiments de quatrains se mettent en marche ; et s'il faut y aller par la mièvrerie, alors faites donner la mièvrerie comme on fait donner la Garde ! Imaginons un instant la stupéfaction peinée des abonnés fidèles des Cahiers quand ils ont reçu le pavé d'Eve, trente-cinq mille alexandrins¹⁵ ! Et en même temps leur éblouissement : « Un homme est venu », capable de tout reprendre, tout depuis Adam et Eve, en vers — et contre tous (Péguy adorait ces blagues de potache). Une reprise quand même un peu plus vaste, un peu plus radicale, un peu plus généreuse que celle de cet autre soldat de la grande guerre, autre inassimilable (pourtant parfaitement assimilé par des régiments de commentateurs universitaires), l'auteur du *Tractatus* dont on a fait « le philosophe du 20^{ème} siècle ». Ah, le 20^{ème} siècle, que de temps perdu pour la pensée.

Et nous, cent ans après ? Oh, c'est bien simple, en cent ans, tout est devenu pire. Ce contre quoi luttait Péguy n'a fait que triompher, et les institutions sur lesquelles il comptait le plus, en espérant les réinstaurer, elles n'ont fait que s'affaiblir davantage. Le capitalisme sauvage du 19^{ème} siècle n'était qu'une minuscule échoppe à côté du monstre qu'il est aujourd'hui devenu. Et il est bien inutile de vouloir

¹⁴ C'est le délicieux mot de Courbet commenté dans *Clio* : « Ah, vous allez dans les Orient, dit-il. VOUS N'AVEZ DONC PAS DE PAYS. » Péguy, Charles. *Oeuvres en prose complètes*, T III (édition présentée, établie et annotée par Robert Durac). Paris: Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade, 1992. Pp. xx.

¹⁵ « En dépit de ma dévotion pour la grande aïeule et pour Péguy, je fus saisi d'épouvante », Tharaud, Jérôme et Jean. *Notre cher Péguy*. Paris: Plon, 1926, t. II p. 200.

dresser contre lui un ersatz de socialisme — Jaurès, qu'on nous rende au moins la voix de Jaurès ! Quant à la politique, personne n'aurait même l'idée de la lier dans la même phrase avec le mot de « mystique ». Et l'Église ? Elle a tellement dégénéré qu'elle n'est plus qu'une triste police des mœurs. Vers ce qu'elle désigne de l'Index, personne n'a même l'idée de diriger son regard. Et la Science ? On parle aujourd'hui de la science ouverte et aventureuse d'autrefois, comme on parlait, au tournant de l'autre siècle, des études grecques ou latines. Ils vont nous sacrifier la Science, comme ils ont sacrifié, jadis, la culture antique. Oui, nous aussi, selon toute probabilité, « nous sommes des vaincus ». Quant à la philosophie, il serait bien fou le philosophe qui prétendrait aujourd'hui s'attaquer, comme Péguy, avec la même cohérence et la même obstination, à l'écosystème tout entier des Modernes.

Péguy se plaignait toujours de n'être pas né dans une bonne période ; à défaut, il est mort à une date qui résume, à elle seule toute l'histoire européenne : Aout 14. Son anniversaire, il le partage avec des millions d'humbles soldats. Mais comment ne pas trembler en écrivant, pour la première fois, une date qui finit par 14 ? Même si l'on sait que l'histoire ne se recommence pas, il y a des parallèles qui font froid dans le dos et nous savons bien que la vieille Clio a plus d'un tour dans son sac, elle est parfaitement capable de faire bafouiller l'histoire, en pire.

A quoi devons-nous donc nous préparer ? Quand Péguy, en 1905, termine son terrible *Notre Patrie*, on comprend bien que derrière la tragicomédie de l'affaire du Kaiser à Tanger, c'est une bien autre tragicomédie qu'il sent venir.

« Tout le monde, ainsi compté, tout le monde en même temps connut que la menace d'une invasion allemande est présente, qu'elle était là, que l'imminence était réelle. »¹⁶

Mais on voit bien qu'il parle d'autre chose quand il termine par cette phrase :

« L'élargissement, l'épanouissement de cette connaissance qui gagnait de proche en proche n'était point le disséminement poussiéreux discontinu des nouvelles ordinaires par communication verbales ; c'était plutôt une commune reconnaissance intérieure, une connaissance sourde, profonde, un retentissement commun d'un même son ; au premier déclenchement, à la première intonation, tout homme entendait en lui, retrouvait, écoutait, comme familière et connue, cette

¹⁶ Péguy, Charles. *Oeuvres en prose complètes, T II (édition présentée, établie et annotée par Robert Durac)*. Paris: Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade, 1988. P. 60

*résonance profonde, cette voix qui n'était pas une voix du dehors, cette voix de mémoire engloutie là et comme amoncelée on ne savait depuis quand ni pour quoi.*¹⁷

Nous, cent après, cette « cette voix comme amoncelée on ne savait depuis quand ni pour quoi », ce n'est pas de la menace allemande qu'elle nous parle. Nous, ce n'est pas l'Alsace-Lorraine que nous avons perdue, c'est la Terre. Qui se prépare à la reconquérir ?

La seule chose qui se soit amélioré, en cent ans, c'est que l'Europe n'est plus au centre du modernisme. Elle ne peut plus faire le même mal. Elle pourrait se remettre à penser. Serait-elle capable de reprendre son temps et de réoccuper son espace ; de se réinstaurer ?

¹⁷ idem p. 61.